IV.

MULTILINGUISME, MENTALITÉS ET COMMUNICATION EN EUROPE

«REFRAINS ENFANTINS» AUX TABOUS DE L'INTRADUISIBLE

Dr. Ileana TĂNASE
tanase_iulia2002@yahoo.com

Abstract: The poetry of Jacques Prévert, "Refrains Enfantins", is under the mark of impossibility of double reading due to the impersonal morpheme *il*. French is also the only Romanic language which has changed to a pronominal support for the unipersonal verb, which did not materialize in any other linguistic signs in Latin, Italian, Spanish, Romanian, etc. The two grammatical inaccuracies focused on impersonal *il* (isolation of verbal semanthesis, four times in the text, as well as questioning its possible replacement with the personal *elle*) is in fact the text stylistic as deviation: *grammatical prohibited relations* rise to *relations of open meaning*. Therefore, poetry becomes an "open work" by semantic imprecision of impersonal *il*.

Keywords: impersonal *il*, single vs. pluripersonal verbs, universe person vs. human person, prohibited grammatical relations vs. relations of open meaning.

Après une période où le nombre des publications concernant la problématique des traductions a eu la nette tendance à diminuer, l'intérêt suscité par l'histoire de la traduction, par la traduction littéraire et philosophique a fait que la traductologie devienne, avant tout, une discipline réflexive. Néanmoins, les problèmes de la traduction ne représentent plus l'apanage de la seule traductologie au sens strict, ils tiennent en même temps à la discipline dont l'objet répond à l'intérêt de connaissance scientifique du texte à traduire, intérêt que l'on appelle également «intellectuel» ou

BDD-A4137 © 2007 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:05:50 UTC)

«culturel»[1]. La solidarité de chaque langue avec tout un contexte linguistique et culturel projette la pratique de la traduction dans l'univers ouvert des significations qui doivent être transposées à partir de la langue-source en langue-cible. Mais il convient de mentionner, en premier lieu, que le discours traductologique, discours théorique qui vise, en principe, à une transmission globale du sens, s'avère parfois inadéquat à la pratique en soi de la traduction. Et cela parce que la grammaire de la réception, maintes fois distincte de celle de la production du texte-source, amène le traducteur à se trouver confronté à l'impossibilité de faciliter aux lecteurs la double lecture.

Obligé de tenir compte des non-équivalences morphosyntaxiques, lexicales, voire sémantiques caractérisant les langues mises en présence, le traducteur a d'emblée un problème majeur, celui du choix du texte à traduire. Et ce problème devient insoluble lorsque le texte est intraduisible. À la conclusion de l'intraduisibilité – comme impossibilité de la double lecture – mène aussi la poésie de Jacques Prévert, «Refrains Enfantins», que nous nous sommes proposé d'analyser sous cet angle.

«... Il pleut, Il pleut
Il fait beau
Il fait du soleil
Il est tôt
Il se fait tard
Il
Il
Il
Il
Toujours Il
Toujours Il qui pleut et qui neige
Toujours Il qui fait du soleil
Toujours Il
Pourquoi pas Elle?
Jamais Elle
Pourtant Elle aussi
Souvent se fait belle!»

D'une simplicité formelle parfaite, nous pourrions même affirmer désarmante à une première lecture, la poésie se fait vite comprendre par tout initié à la langue française. Mais elle est impossible à être transposée dans une autre langue romane. L'impossibilité de la traduction est due au pronom *il*, pronom sujet du verbe unipersonnel dont le trait fondamental consiste à ne pas être isolé de la «sémantèse verbale» (selon l'appellation de Gérard Moignet). Le français est, d'ailleurs, la seule

[1] Ladmiral J.-R. (1994), *Traduire: théorèmes pour la traduction*, Paris, Gallimard, p. 15.

BDD-A4137 © 2007 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:05:50 UTC)

langue romane à avoir actualisé un support pronominal pour le verbe unipersonnel, ce qui ne se matérialise par aucun signe linguistique en latin, italien, espagnol, roumain...

Le problème des rapports du verbe et de son sujet ne représente pas un simple problème de syntaxe intéressant la seule structure de la phrase: c'est un problème de langue, car «il touche à la nature linguistique même des parties fondamentales de la langue – le verbe, le nom et le pronom personnel»[2]. Comme on le sait bien, dans le cadre de la catégorie verbale les verbes qui ne s'emploient qu'à la III^{e} personne du singulier sont les verbes «impersonnels». Mais parce que nombreux sont ceux qui peuvent être employés impersonnellement aussi, on les réunit les uns et les autres sous la désignation d' «unipersonnels» pour les faire distinguer des modes dépourvus de la marque de la personne, appelés par certains grammairiens «modes impersonnels». Les types sémantiques que l'on retrouve à l'intérieur de la catégorie des verbes unipersonnels sont en français les suivants:

– les verbes «météorologiques»: il pleut, il neige, il vente...
– les verbes d'existence: il est, il y a, il reste...
– les verbes de nécessité: il faut, il convient, il suffit...
– les verbes d'événement: il arrive, il se fait, il se produit...
– les verbes de sentiment: il plaît, il importe, il fâche, il ennuie, il répugne etc.

Bien que la terminologie courante les qualifie d'une manière fluctuante à travers deux adjectifs contradictoires – verbes «unipersonnels» ou «impersonnels», le morphème au rôle décisif dans leur morphosyntaxe est appelé d'un seul nom: «*il* impersonnel». Celui-ci vérifie de prime abord deux propriétés formelles du sujet, à savoir:

(i) précède immédiatement le verbe
(ii) impose l'accord du verbe en personne et en nombre.

Tous les linguistes ne sont pourtant pas d'accord à l'égard d'un statut unique à lui conférer, mais la plupart lui reconnaissent une originalité suffisante pour qu'il ne soit pas confondu avec *il*, pronom masculin de la III^{e} personne du singulier. *Il* impersonnel se définit par opposition aux autres formes pronominales de la III^{e} personne du singulier: définition négative, ce qui est normal, qui met en évidence que ce pronom n'admet aucune substitution, ni pronominale, ni nominale. *Il pleut*, par exemple, ne peut commuter avec **Elle pleut* ou avec **Le temps pleut*. À la différence de *il* personnel, *il* impersonnel est invariable: une phrase telle **Ils pleuvent* est agrammaticale.

Autour de *il* impersonnel on a construit le long du temps diverses théories qui se sont confrontées et affrontées dans de nombreux et incessants débats. Paul Pieltain, dans «La construction impersonnelle en français moderne»[3], considère que *il*

[2] Moignet G. (1970), «Essai de psycho-systématique historique. Personne humaine et personne d'univers. Contribution à l'étude du verbe unipersonnel. Mélange Albert Henry» in *TRALILI*, Strasbourg, p. 61.

[3] Pieltain P. (1964), «La construction impersonnelle en français moderne» in *Syntaxe du français moderne*, Duculot, tome I, p. 469.

BDD-A4137 © 2007 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:05:50 UTC)

impersonnel n'a pas et ne peut pas avoir une valeur causatrice (comme la plupart des sujets ordinaires), que ce n'est pas lui qui est la «force» où le procès prend sa source, mais que c'est nous, locuteurs ordinaires qui inventons cette force, sur laquelle la langue garde obstinément le silence. Sa définition semble être une réaction à celle de George Galichet[4] qui voit dans *il* impersonnel non seulement un sujet apparent, mais le seul sujet, celui psychologique, à propos duquel Séchehaye[5] avait affirmé qu'il peut «*être une donnée plus complexe qu'une idée de chose ou de personne, un fait par exemple, quelque chose qui se passe, ou bien une situation dans le temps ou l'espace déterminée en quelque façon, mais en elle-même vide de représentation précise*». Que *il* impersonnel ne soit pas assimilé, en tant que sujet, à l'agent d'une action, le dit également François Brunot[6] dans «La pensée et la langue»: *Quant à il, il ne désigne point assurément un sujet auteur d'action. Il est analogique et ne représente rien; il n'en est pas moins le sujet et ne joue en aucune façon le rôle qu'on lui a attribué d'annoncer un vrai sujet qui viendrait derrière*». Au point de vue toujours syntaxique, *il* est envisagé comme «*appendice obligatoire du verbe, non commutable avec un autre élément*» (David Gaatone) ou bien comme «*sujet purement formel qui, n'ayant pas de contenu propre, joue le rôle de support formel et l'information est fournie par tout le reste de la phrase*» (Robert Martin)[7]. Tout en se référant à *il* impersonnel, mais cette fois-ci au point de vue sémantique, G. Hilty[8] semble synthétiser la pensée de la plupart des grammairiens: «*une forme vide qui n'a pas de signification en elle-même et ne renvoie à rien*».

En dépit de la majorité des opinions signalées, Gérard Moignet construit une vision à part sur le morphème impersonnel *il*, tout en approfondissant l'opposition entre le verbe impersonnel («unipersonnel») et celui personnel («pluripersonnel») dans son ouvrage «Essai de psycho-systématique historique»[9]. Selon Moignet, *il* impersonnel se distingue des pronoms *je, tu, il, elle, on* (pronoms existentiels renvoyant aux êtres «engagés dans le temps») par le fait qu'il représente la *personne d'univers*. Cette dénomination, Moignet l'a puisée dans celle de Gustave Guillaume qui a analysé la catégorie grammaticale de la personne dans la double perspective de la *personne d'univers*, support du verbe unipersonnel et de la *personne humaine*, support du verbe pluripersonnel. Moignet partage la dualité de cette vision dans l'approche de la catégorie de la personne, mais les termes de sa dichotomie seront *le moi* et *le hors-moi*, ce dernier défini comme tout ce qui existe au-delà du moi. *Le moi*

[4] Galichet G. (1963), «Méthodologie grammaticale» in *Etudes psychologiques des structures*, Paris, PUF, p. 252.

[5] Séchehaye A. (1950), *Essai sur la strucutre logique de la phrase*, Paris, Champion, p. 50.

[6] Brunot F. (1965), *La pensée et la langue* (3e éd.), Paris, Masson, p. 983.

[7] Martin R. (1970), «La transformation impersonnelle» in *Revue de linguistique romane*, t. 34.

[8] Hilty G. (1959), «Il impersonnel: Syntaxe historique et interprétation littéraire» in *Le français moderne*, t. 27, p. 241.

[9] Moignet G. (1970), op. cit., pp. 190-202.

BDD-A4137 © 2007 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:05:50 UTC)

se trouve situé au centre du *hors-moi* qu'il essaie de maîtriser et de se représenter mentalement et le moyen approprié à opérer cette saisie mentale «*c'est de traiter l'univers antagoniste comme s'il était une personne au même titre que lui-même*». Néanmoins, dans sa tentative prométhéenne de s'incorporer l'ensemble de l'univers, *le moi* se voit obligé d'en abandonner une partie, une portion sur laquelle il n'a pas prise: «*Il y a un hors-moi sur lequel le moi n'a pas prise, il y a des phénomènes qui s'imposent à lui, qu'il subit, incapable qu'il est de les gouverner*». Cette partie de l'univers qui échappe au contrôle du *moi* devient le référent, bien qu'imprécis et non-identifiable, de *il* impersonnel, c'est-à-dire la *personne d'univers*. En voilà la manière d'interprétation qui relie le morphème impersonnel *il* à la *personne d'univers* dans la théorie de Gérard Moignet qui avait estimé que dans les verbes unipersonnels, y compris dans *il* impersonnel signifiant la *personne d'univers*, trouvent leur expression privilégiée notamment les phénomènes de la nature, l'événement en soi et l'idée de nécessité. La *personne d'univers* pourrait être assimilée à l'univers indistinct et non-différencié, lieu de la causation de tout phénomène. Le syntagme *il pleut*, par exemple, renvoie à un phénomène qui trouve sa causation dans l'univers dont il fait partie – signifié par le langage à travers *il* impersonnel associé à la *personne d'univers* – et cette interprétation serait, d'après le même Moignet, le reflet de l'idée que tout phénomène particulier s'inscrit dans le phénomène général qu'est l'univers. Au point de vue linguistique, l'impossibilité de dissocier le phénomène envisagé (fût-il météorologique, d'existence, d'événement...) de la *personne d'univers* se traduit par l'impossibilité de dissocier le verbe unipersonnel de son support pronominal *il*.

En considérant les choses dans une perspective diachronique, Moignet remarque le fait qu'en latin la *personne d'univers* à laquelle est incidente la sémantèse verbale s'actualise par le morphème final *-t (pluit)*, morphème signifiant la causation du phénomène, de même que son résultat. L'ancien français a repris dans une première étape le morphème *-t* pour traduire la *personne d'univers*: *pluet, covient*... après quoi il a adopté le morphème zéro: *vente, neige, ajorne, anuite* etc. Le français a eu cependant la possibilité de créer son propre signe linguistique, destiné à représenter la *personne d'univers*: le pronom sujet neutre *el* avec ses variantes *al* et *ol* existants à un moment donné dans la langue ancienne, mais qui ont été éliminés par *il*[10], de sorte qu'à partir de la seconde moitié du XI[e] siècle, *il* impersonnel deviendra l'unique support pronominal des constructions et verbes impersonnels, susceptible de représenter, dans la théorie de Moignet, la *personne d'univers*.

En revenant au texte de la poésie «Refrains Enfantins», nous signalons l'existence de deux inadvertances grammaticales. La première touche à l'apparition isolée (quatre fois dans le texte) de *il* impersonnel – construction incorrecte, parce que, comme nous l'avons déjà montré, *il* ne saurait être dissocié des expressions et verbes impersonnels

[10] Voir Le Robert, (1995), *Dictionnaire historique de la langue française*, Dictionnaires Le Robert – Paris.

BDD-A4137 © 2007 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:05:50 UTC)

dont il constitue le sujet – et par conséquent on ne pourra non plus le traduire. La seconde inadvertance tient à la possibilité suggérée (apparaissant toutefois sous le signe d'une interrogation) de remplacer le morphème *il* impersonnel par le pronom féminin de la III^e^ personne du singulier, *elle*: *«Toujours Il/ Pourquoi pas Elle?»*, ce qui est exclu des normes linguistiques et qui, en plus, entraîne un nouveau blocage de traduction, cette fois-ci de la relation *Il/ Elle*. À ces deux écarts grammaticaux, s'y superpose une interprétation résultant de la stylistique même du texte. Généralement, la stylistique littéraire apparaît en tant que déviation, le style étant souvent conçu comme singularité s'opposant aux normes de la collectivité. Rappelons Karl Vossler, par exemple, qui affirmait que «*le style représente l'emploi linguistique individuel par opposition à l'usage collectif*» ou le disciple de Vossler, Leo Spitzer, qui n'a jamais abandonné la conception du style en tant que déviation, le but des méthodes d'investigation stylistique étant, à son avis, ces faits linguistiques dont le caractère inouï est dû soit à une trop grande fréquence, soit, au contraire, à leur apparition isolée.

Si, dans le texte analysé, on oublie pour l'instant la rigueur grammaticale qui interdit l'écart des normes signalées et si l'on se rapporte à l'interprétation suivant laquelle *il* impersonnel a pour référent la *personne d'univers* dont pourrait relever *Il* ou *Elle* comme parties de l'univers sur lesquelles *le moi* n'a pas prise, il s'ensuit que l'esthétique de la déviation se justifie par l'esthétique du jeu que Prévert crée dans sa poésie et qu'il appelle, intentionnellement, «enfantin». L'enfance n'est-elle pas l'âge originaire où l'on s'écarte des règles? Même si cet écart-insoumission s'identifie, au début, à l'état d'ignorance de l'enfant. Le «jeu enfantin» semble rappeler la logique à deux valeurs (l'opposition classique entre le vrai et le faux, entre un fait et sa contradiction) tout en engendrant, au moyen des relations grammaticales interdites, des relations de signification ouvertes. C'est ce qui témoigne, finalement, du caractère ouvert de l'univers de cette poésie, la tendance à l'ouverture se manifestant sur le plan de «l'indéterminé»[11]. L'imprécision sémantique de *il* impersonnel dissimule une pluralité de significations dont le contour reste indéfini: le lecteur de ces vers va se cantonnant dans la stricte sphère des questions sur la nature référentielle de *il*, sans pour autant se préoccuper de l'évidence d'une solution – réponse qui, à elle seule, ne ferait qu'appauvrir l'interprétation du texte. Par là même, «Refrains Enfantins» devient d'autant plus attrayant que, apparemment si simple, pose en fait plus de problèmes que ne le font des textes visiblement orientés à mettre en embarras. Mais, au-delà de la beauté de n'importe quelle interprétation spéculative que l'on pourrait donner à *il* impersonnel, une chose reste évidente: l'impossibilité de le traduire dans une autre langue romane. Impossibilité qui en entraîne une autre, celle de la double lecture du texte «Refrains Enfantins».

11 Eco U. (1962), *Opera Aperta*, Milan, Bompiani/ *L'oeuvre ouverte*, traduit de l'italien par Chantal Roux de Bézieux avec le concours d'André Boucourechliev, Paris, Editions du Seuil, 1965, p. 30.

BDD-A4137 © 2007 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:05:50 UTC)